

## L'invention de la lecture littéraire

### Préface à la 2<sup>e</sup> édition du *Concept de littérarité* de Mircea Marghescou

Je vous parle d'un temps que les moins de cinquante ans ne peuvent pas connaître...

1974, la vogue du structuralisme battait son plein. Greimas était le maître incontesté de la *Sémantique structurale*, Genette était lancé dans ses *Figures*, Ducrot et Todorov venaient de publier leur *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, et même si Barthes commençait à s'adonner au *Plaisir du texte*, il semblait évident pour tout chercheur qui se voulait « moderne » que la question de la définition de la littérature ne pouvait être posée en dehors des concepts forgés par Jakobson et les formalistes russes. L'objet de la science de la littérature, nous avaient-ils appris, ne pouvait être que la spécificité commune des textes considérés comme littéraires, laquelle consistait dans la « désautomatisation » et dans la mise en évidence du langage par différents procédés et dans l'optimisation des relations de ressemblances et de différences entre les éléments du texte ainsi que des divers types de relations intertextuelles.

Il n'était guère question alors de considérer que la manifestation de ces procédés dépendait de l'activité et des choix du lecteur. Même si Jauss et Iser avaient déjà entamé le chantier de l'esthétique de la réception, celui-ci était peu connu en dehors de l'Allemagne, et les propos de Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?* sur le rôle clé du lecteur en tant qu'instance co-créatrice de l'œuvre étaient demeurés sans postérité. Charles n'avait pas encore publié sa *Rhétorique de la lecture*, ni Eco son *Lector in fabula*, Riffaterre n'avait pas encore développé ses propositions sur le rôle du lecteur dans *La production du texte*, et Michel Picard était encore loin d'avoir mis au point sa théorie dialectique de *La lecture comme jeu*.

C'est dire si l'ouvrage que publia cette année-là un jeune inconnu nommé Mircea Marghescou s'inscrivait peu dans l'air du temps. Venu de Roumanie, celui-ci avait poursuivi des études à Paris où il avait suivi notamment l'enseignement de Roland Barthes puis était parti débiter une carrière universitaire à Chicago. *Le concept de littérarité* fut le premier livre à oser explorer la question du sens et des valeurs de la littérature en se plaçant résolument du point de vue du lecteur.

L'idée, a priori toute simple, de Marghescou était la suivante : l'approche de la littérarité en termes de procédés formels étant vouée à l'impasse en raison de la variabilité des effets et des contextes liés à ces procédés, « la condition de possibilité du fonctionnement du signe doit être l'intention (ou l'orientation) de la lecture, celle-ci devenant construction plutôt que fouille, et invention plutôt que découverte » (p. 27). Il ne s'agissait pas que d'une idée : alliant la théorie à la pratique, Marghescou entreprit de démontrer l'effectivité du phénomène en reprenant une démonstration de Jean Cohen à propos d'un banal fait divers. Si le simple fait de disposer celui-ci sous la forme d'un « poème » en vers libres déclenchait chez le lecteur un régime de lecture spécifique, c'est que l'effet littérature résidait bien davantage dans le regard porté sur le texte, et donc dans le régime sémantique adopté par le lecteur, que dans l'agencement particulier des mots et des sens. Au régime de lecture *référentiel*, fondé sur la réduction du texte à sa fonction informative, où chaque signe se voit doté d'un sens unique, s'opposait le régime de *lecture littéraire*, fondé sur une triple opération : abolition de la fonction référentielle des signes, manifestation archétypale de ceux-ci, et actualisation maximale de leur polysémie.

La littérarité se trouvait ainsi déplacée du côté de la conscience lectrice, mais sans tomber pour autant dans le relativisme ou le subjectivisme, car Marghescou soulignait en même temps que les lecteurs contemporains étaient peu libres de faire varier leurs régimes de

lecture : qu'il s'agisse de sens ou de valeur, chaque lecture était contrainte par le code sémantique collectif de l'époque dans laquelle elle est produite. Les bases étaient ainsi posées d'une théorie des effets partagés de la lecture, que Marghescou complétait par une nouvelle approche de l'histoire de la littérature fondée sur une idée aussi simple que fondamentale : si chaque littérature est d'abord conditionnée par le code sémantique de son époque, l'étude de son histoire implique premièrement de reconstituer le code propre à chaque époque – tâche que Marghescou qualifie d'archéologique – et secondairement de confronter entre eux les codes des différentes époques pour établir des continuités et des ruptures – tâche qui relève de l'histoire de la littérature proprement dite.

Visionnaire, Marghescou l'était particulièrement dans sa perception du rapport entre les marques formelles des genres littéraires et l'activation du régime de lecture littéraire. En montrant que « plus les marques formelles ont tendance à décroître, plus la réévaluation sémantique des messages littéraires par rapport au fonctionnement habituel est grande », il permettait de comprendre non seulement qu'« avec le temps la littérature gagne sur le plan sémantique ce qu'elle perd sur le plan linguistique » (p. 50), mais aussi que, de ce fait, le pouvoir du lecteur ne cesse de croître.

Il faut se replonger dans la *doxa* de l'époque pour saisir ce que ce concept de lecture littéraire avait de novateur, et il suffit de considérer la suite pour comprendre combien il s'est avéré prophétique. Ce n'est en effet qu'à la fin des années 1970 que la critique littéraire bascula massivement dans le paradigme de la lecture, sans mesurer toujours ce qu'elle devait à l'œuvre fondatrice de Marghescou. Moi-même, lorsque que je publiai *Stéréotype et lecture*, en 1994, je n'avais pas lu *Le concept de littérarité*. C'est dire si mon trouble fut grand lorsqu'en le découvrant, l'année suivante, je me rendis compte que la plupart des thèses que je cherchais à promouvoir et qui étaient en train de s'imposer en cette fin de XX<sup>e</sup> s. avaient été formulées avec force et limpidité vingt ans auparavant.

Nous sommes quelques-uns depuis lors à avoir rendu à cet ouvrage les mérites qui lui revenaient, et notamment, à souligner sa place essentielle parmi les fondements d'une didactique de la lecture<sup>1</sup>. Traduit en espagnol dès 1979, l'ouvrage a été cité et commenté en 12 langues et dans 22 pays. Il est étonnant en revanche que des critiques comme Genette, Compagnon ou Schaeffer, qui ont tant écrit sur la lecture et sur la littérarité n'aient jamais mentionné *Le concept de littérarité*. Est-il pensable qu'ils ne l'aient tout simplement pas lu ?

Une chose est sûre : la présente réédition vient à son heure. Non seulement parce qu'elle permet à tous les chercheurs en littérature d'accéder à nouveau à un livre majeur qui était devenu introuvable, mais aussi parce qu'elle permet de rendre justice au premier et véritable inventeur de la lecture littéraire, dont la pensée demeure, 35 ans plus tard, d'une pertinence et d'une actualité impressionnantes.

Jean-Louis Dufays

Université catholique de Louvain

---

<sup>1</sup> Voir par exemple *Pour une lecture littéraire. Histoire, théories, pistes pour la classe*, que Louis Gemenne, Dominique Ledur et moi publiâmes en 1996 aux éditions De Boeck (nouvelle édition mise à jour en 2005).